

Regards sociologiques sur le corps

Si ce numéro de Regards Sociologiques traite du corps c'est bien pour rappeler que le corps est le produit de multiples déterminations sociales. Après les travaux de Marcel Mauss et toutes les recherches qu'ils ont inspirées, on devrait pouvoir considérer cette question comme réglée et écarter définitivement les problèmes ontologiques de la nature humaine, ou des rapports entre culture et nature, qui ont suscité de si vifs débats à la fin du XIXe siècle et au début du XXe mais les retours actuels de la "nature", qui prennent aujourd'hui bien souvent la forme du racisme, obligent à y revenir.

Porter un regard sociologique sur le corps c'est voir qu'il n'y a aucun procès somatique qui ne soit façonné par les médiations sociales que sont les conditions de travail, les genres de consommation, les conditions de logement, les types d'apprentissages et les efforts volontaires de transformation du corps ; c'est voir que le corps n'est jamais défini une fois pour toutes mais qu'il se modifie concomitamment aux changements des structures sociales ou, pour le dire autrement, que la socialisation du biologique s'inscrit toujours dans la durée et reflète les variations sociales qu'elle comprend ; c'est voir aussi que l'usage des catégories somatiques, biologiques, "naturelles" en somme, projetées sur le monde social donnent une légitimité aux divisions les plus arbitraires et que la naturalisation de l'inégalité sociale est un facteur d'autant plus puissant de maintien de ces inégalités qu'elle contribue à produire l'image qu'ont d'eux mêmes et de l'autre les dominants et les dominés. Les effets sociaux sont d'autant moins perçus, donc d'autant plus ignorés ou méconnus, qu'ils sont inscrits dans les corps et donc plus visibles.

Porter un regard sociologique sur le corps c'est observer aussi que ce procès de socialisation du somatique est en quelque sorte l'aboutissement des logiques de domination. Les divisions sociales s'inscrivent soit directement dans le biologique par l'intermédiaire des conditions de vie, de travail - que l'on pense aux accidents et aux maladies professionnelles - soit indirectement lorsqu'elles donnent lieu à des élaborations symboliques qui à leur tour sont inscrits dans les corps lors des nombreux apprentissages qu'elles structurent. C'est dire que le corps est façonné aussi bien par les rapports matériels dans lequel il s'insère que par les mots qui symbolisent les rapports sociaux et les places sociales qu'ils génèrent. Mieux encore, les "théories" qui sont construites aujourd'hui par de nombreux spécialistes du corps ont un effet de retour sur la somatisation.

Mais les rapports de domination prennent des formes diverses et ces formes peuvent coexister dans le même espace social ; les logiques rationalisatrices qui sous-tendent ces rapports de domination changent souvent d'un état à l'autre des structures, et surtout varient avec les pratiques ; il n'y a donc jamais dans ces conditions une seule modalité de socialisation du somatique mais toujours de modalités ayant des points d'application et attisant des procédures multiples. La présence de nombreux spécialistes du corps ne garantit pas plus l'unification d'un espace des pratiques corporelles. Chacun des spécialistes opère dans le champ qui lui est propre (champ de la médecine, de la recherche, du sport, de la mode, de la religion...) et ne peut faire partager aisément ses préoccupations aux spécialistes des autres champs. Mieux encore, les processus de différenciation sans cesse à l'oeuvre ne font que renforcer ces spécifications. On comprend dans ces conditions qu'il soit quasiment impossible de vouloir rechercher des règles ou des logiques transversales valables pour l'ensemble des pratiques.

Ces multiples logiques de socialisation du biologique entraînent souvent des décalages, des asynchronies ou des ruptures, entre les codifications, les utilisations et les perceptions du corps qui sont au principe aussi bien des stigmatisations que des désordres psychosomatiques ou mêmes somatiques.